

David E. Hoffman

L'ESPION QUI VALAIT DES  
MILLIARDS

Traduit de l'anglais par  
*Christine Laferrière*

ÉDITIONS ———  
— DES S ———  
YRTEs

*À Carole.*

« Tout ce que nous faisons est dangereux. »  
*Adolf Tolkatchev à son officier traitant de la CIA,*  
*le 11 octobre 1984.*

## CHRONOLOGIE

12 janvier 1977

Adolf Tolkatchev aborde un officier de la CIA dans une station-service.

Février – mai 1977

Tolkatchev fait trois autres tentatives pour entrer en contact avec la CIA.

1<sup>er</sup> mars 1978

Tolkatchev révèle son identité dans une lettre à la CIA.

5 mars 1978

Un officier de la CIA appelle Tolkatchev du théâtre du Bolchoï.

24 août 1978

Premier dépôt de matériel de la CIA destiné à Tolkatchev dans une boîte aux lettres morte.

1<sup>er</sup> janvier 1979

Première rencontre entre Tolkatchev et son officier traitant de la CIA, John Guilsher.

17 février 1979

La CIA dépose un paquet pour Tolkatchev comprenant l'appareil photo miniature « Molly ».

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

4 avril 1979

Deuxième rencontre. Tolkatchev remet à la CIA 5 rouleaux de pellicule et une longue lettre dans laquelle il expose son plan d'espionnage sur 12 ans.

6 juin 1979

Troisième rendez-vous. Tolkatchev remet 29 pages de notes et 10 rouleaux de pellicule à la CIA.

15 octobre 1979

Nouvelle rencontre. Tolkatchev réclame une ampoule de cyanure et récupère deux appareils Tropel miniatures.

27 décembre 1979

Tolkatchev remet à Guilsher 5 composants électroniques d'un radar soviétique et 81 rouleaux de pellicule. Il reçoit 150 000 roubles.

11 février 1980

Tolkatchev rencontre la CIA, qui lui refuse le cyanure. Il remet 9 pages de notes.

17 juin 1980

Septième rendez-vous. Tolkatchev confie à la CIA 179 rouleaux de pellicule, soit 6 400 pages de documents secrets.

Juillet 1980

L'armée de l'air américaine informe que les renseignements fournis par Tolkatchev valent 2 milliards de dollars.

14 octobre 1980

Tolkatchev rencontre David Rolph, son nouvel officier traitant, et demande de la musique occidentale pour son fils Oleg.

8 décembre 1980

Tolkatchev rencontre la CIA au zoo de Moscou. Il reçoit une ampoule de cyanure.

## CHRONOLOGIE

10 mars 1981

Dixième rendez-vous. La CIA remet le dispositif de messagerie électronique « Discus » à Tolkatchev.

10 novembre 1981

Rencontre dans la nouvelle voiture de Tolkatchev. Celui-ci remet 23 rouleaux de pellicule.

8 décembre 1981

Tolkatchev aide la CIA pour la fabrication d'une réplique de sa carte d'accès au travail.

15 février 1982

Tolkatchev donne à la CIA, pour la deuxième fois, un schéma de principe et un circuit imprimé.

24 mai 1982

La CIA donne à Tolkatchev des lames de rasoir, un walkman pour son fils et 98 850 roubles.

7 décembre 1982

Bill Plunkert, officier de la CIA, recourt au « diable à ressort » pour échapper au KGB ; il rencontre Tolkatchev.

16 mars 1983

Quinzième rendez-vous. Morris, l'« officier en immersion profonde », remet à Tolkatchev un plan d'exfiltration. Celui-ci livre des renseignements sur un système de reconnaissance de cibles.

23 avril 1983

Seizième rencontre. Tolkatchev refuse le plan d'exfiltration de la CIA.

26-27 avril 1983

Craignant d'être découvert, Tolkatchev détruit tout le matériel fourni par la CIA.

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

16 novembre 1983

Tolkatchev confie à la CIA sa frayeur en matière de sécurité et l'informe de la destruction de son matériel.

19 avril 1984

Tolkatchev rencontre la CIA et remet des schémas de principe sur les radars soviétiques.

11 octobre 1984

Tolkatchev dit avoir pris des photos dans une cabine de toilettes. Il s'agit de documents sur les systèmes d'armes soviétiques.

18 janvier 1985

Tolkatchev rencontre une dernière fois la CIA; il est informé que le solde de son compte s'élève à 1 990 779, 85 dollars.

8-9 juin 1985

Arrestation de Tolkatchev.

13 juin 1985

Paul Stombaugh, officier de la CIA, est arrêté alors qu'il va rejoindre Tolkatchev.

26 octobre 1986

L'agence Tass annonce que Tolkatchev a été exécuté pour haute trahison.

## Prologue

L'espion avait disparu.

Il avait été l'agent le plus efficace et le plus estimé qu'avaient dirigé les États-Unis au sein de l'URSS en deux décennies. Ses documents et croquis avaient révélé les secrets des radars soviétiques et dévoilé des projets de recherche confidentiels sur les systèmes d'armes pour les dix ans à venir. Il avait pris des risques effroyables pour sortir en douce de son laboratoire militaire des plans et des circuits imprimés, qu'il avait remis à la CIA. Son espionnage avait rendu les États-Unis capables de dominer le ciel en cas de guerre et confirmé la vulnérabilité des défenses aériennes soviétiques : les missiles de croisière et bombardiers américains pouvaient voler sous les radars.

À la fin de l'automne et au début de l'hiver 1982, la CIA perdit contact avec lui. Cinq rendez-vous furent manqués. Des mois s'étaient écoulés. En octobre, une tentative pour le rencontrer échoua du fait de la surveillance accablante du KGB dans les rues. Même les officiers « en immersion profonde » de l'antenne de la CIA à Moscou, invisibles aux yeux du KGB, ne purent passer à travers les mailles du filet. Le 24 novembre, l'un d'entre eux, légèrement déguisé, réussit à appeler d'une cabine téléphonique à son appartement, mais ce fut quelqu'un d'autre qui répondit. L'officier raccrocha.

Le soir du 7 décembre, date à laquelle avait été fixé le rendez-vous suivant, l'avenir de l'opération était entre les mains de Bill Plunkert. Après avoir travaillé comme pilote dans la

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

marine, Plunkert avait rejoint la CIA et suivi une formation d'officier chargé des opérations clandestines. Âgé d'environ 35 ans, cet homme de 1,90 m était arrivé à l'antenne de Moscou durant l'été pour un séjour consacré à diriger l'espion. Il se plongea dans les dossiers, étudia des cartes et des photographies, lut des télégrammes et parla aux officiers traitants. Il avait l'impression de connaître l'individu, même s'il ne l'avait jamais rencontré en face-à-face. Sa mission consistait à semer les hommes du KGB pour entrer en contact avec lui.

Au cours des jours précédents, en utilisant les lignes téléphoniques locales qu'ils savaient mises sur écoute par le KGB, quelques diplomates américains avaient organisé pour le mardi une soirée d'anniversaire dans un appartement. Ce soir-là, à l'heure du dîner, quatre personnes se dirigèrent vers une voiture garée dans le parking de l'ambassade des États-Unis, surveillé en permanence par des miliciens en uniforme qui se tenaient à l'entrée et faisaient des comptes rendus au KGB. L'une d'elles transportait un gros gâteau d'anniversaire. Lorsque la voiture quitta l'ambassade, une femme installée derrière le conducteur mit ce gâteau sur ses genoux.

C'était le chef de l'antenne de la CIA qui conduisait. Plunkert était assis à côté de lui. Les épouses se trouvaient à l'arrière. Tous les quatre avaient répété plus tôt ce qu'ils allaient faire, en utilisant à l'antenne de Moscou des chaises de bureau disposées comme leurs sièges de voiture. À présent, le vrai spectacle était sur le point de commencer<sup>1</sup>.

L'espionnage est l'art de l'illusion. Ce soir-là, l'illusionniste, c'était Plunkert. Sous sa tenue de ville, il portait une couche d'habits typiques d'un vieillard russe. Le gâteau d'anniversaire était une imitation : son sommet évoquait une pâtisserie, mais il cachait un dispositif créé par les génies du service des opérations techniques de la CIA. Plunkert espérait qu'il lui fournirait un moyen d'échapper à la surveillance du KGB.

Ce dispositif s'appelait un *Jack-in-the-box*, ou « diable à ressort », et tous le connaissaient simplement par ses initiales : *JIB*. Au fil des années, la CIA avait appris que les équipes de surveillance du KGB œuvraient presque toujours en suivant



## PROLOGUE

les voitures : elles roulaient rarement à côté. Pour une voiture qui transportait un officier de la CIA, il était possible, en tournant à un angle ou deux, de se mettre provisoirement hors de vue du KGB. Dans ce bref intervalle, l'officier traitant pouvait bondir de la voiture et disparaître. Au même instant, le « diable à ressort » surgissait, bien droit, de sa boîte, forme qui, dans ses contours, imitait la tête et le buste de l'homme qui venait de descendre.

Pour le créer, la CIA avait d'abord envoyé deux jeunes ingénieurs du Bureau du service technique de la CIA acheter trois poupées gonflables, grandeur nature, dans un sex-shop sans vitrine d'un quartier miteux de Washington. Mais celles-ci étaient difficiles à gonfler et dégonfler rapidement. Elles laissaient passer l'air. Les jeunes ingénieurs étaient retournés au sex-shop chercher d'autres poupées à tester, mais des problèmes persistaient. La CIA s'était ensuite aperçue que, vu la distance à laquelle le KGB suivait les voitures dans Moscou, il n'était pas nécessaire d'avoir un mannequin en trois dimensions sur le siège avant : une découpe en deux dimensions suffisait. L'illusion triomphait : le « diable à ressort » était né<sup>2</sup>.

Celui-ci n'avait encore jamais été utilisé à Moscou, mais au fil des semaines, faute de contact avec l'agent, la CIA désespérait. Un habile expert en déguisements fut envoyé du siège à l'antenne de Moscou pour aider à parfaire le dispositif et fournir à Plunkert une tenue « stérile », jamais portée, afin d'éviter toute odeur révélatrice susceptible d'être suivie par les chiens du KGB et tout dispositif d'écoute ou de repérage susceptible d'être dissimulé à l'intérieur.

Tandis que la voiture serpentait dans les rues de Moscou, Plunkert ôta ses vêtements de ville américains et les mit dans un petit sac typique des habitants du lieu. Affublé de lunettes et d'un masque lui couvrant tout le visage, il était désormais déguisé en vieillard russe. À distance, le KGB les filait. Il était 19 heures, la nuit était tombée depuis bien longtemps.

La voiture tourna à un angle et se retrouva brièvement hors de vue de la surveillance. Le chef d'antenne ralentit avec le frein à main pour éviter d'allumer les phares arrière. Plunkert

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

ouvrit la portière et descendit d'un bond. Au même instant, l'épouse du chef d'antenne prit le gâteau d'anniversaire sur ses genoux et le posa sur le siège qu'il avait occupé. Celle de Plunkert tendit le bras et actionna un levier.

Le haut du gâteau s'ouvrit dans un brusque claquement; une tête et un buste se mirent en place. La voiture accéléra.

Dehors, Plunkert fit quatre pas sur le trottoir. Au cinquième, la voiture du KGB qui les suivait tourna à l'angle.

Ses phares illuminèrent un vieillard russe sur le trottoir, puis elle reprit sa filature à toute vitesse. La voiture de la CIA semblait toujours transporter quatre personnes. À l'aide d'une petite poignée, le chef d'antenne faisait bouger la tête du mannequin de part et d'autre, ce qui donnait l'impression qu'il bavardait.

Le *JIB* avait fonctionné.

Plunkert ressentit une vague de soulagement passagère, mais les quelques heures à venir seraient les plus exigeantes de toutes. L'agent était extraordinairement précieux, non seulement pour l'antenne de Moscou, mais pour la CIA tout entière et pour les États-Unis. Plunkert assumait une lourde responsabilité personnelle. Une petite erreur, et l'opération serait à jamais une défaite. L'espion serait exécuté pour trahison.

À la CIA, nul ne savait pourquoi il avait disparu. Était-il soupçonné? Ce n'était pas un professionnel du renseignement: il était ingénieur. Avait-il commis une faute d'étourderie? Avait-il été arrêté et interrogé, et sa trahison avait-elle été révélée?

Seul, Plunkert marcha dans les rues de Moscou, tableau froid de verglas luisant et d'ombres noires comme de l'encre. Il se dit que ce cadre était presque parfait pour l'espionnage. Il parlait beaucoup tout seul. Catholique pratiquant, il pria – c'étaient de brèves petites prières. Chaque fois qu'il exhala sous son masque, ses lunettes s'embaient. Au bout d'un moment, il s'arrêta, ôta son masque et revêtit un déguisement plus léger. Il prit plusieurs tramways et autobus en suivant un chemin détourné jusqu'au lieu du rendez-vous. Il était à l'affût de la surveillance du KGB, mais n'en vit aucune.

Il lui fallait retrouver l'espion. Il ne pouvait échouer.

# 1

## Sortir de la jungle

Durant les premières années de la guerre froide entre les États-Unis et l'Union soviétique, la CIA recélait un secret gênant sur elle-même : elle n'avait jamais vraiment réussi à implanter d'espionnage dans les rues de Moscou. Elle n'y recrutait pas d'agents, parce que c'était trop dangereux – « immensément dangereux », se rappelle l'un de ses membres – pour tout citoyen ou fonctionnaire soviétiques qu'elle pouvait enrôler. La procédure de recrutement elle-même, dès l'instant où l'on identifiait et abordait un possible espion, comportait un risque énorme d'être découverte par le KGB, et si un agent était surpris en train d'espionner, il se retrouvait face à une mort certaine. Une fois revenus de l'étranger, quelques agents qui avaient proposé leurs services à la CIA ou qu'elle avait recrutés hors de l'URSS continuaient à l'informer en toute sécurité. Mais dans l'ensemble, la CIA n'attirait pas d'agents par la ruse pour les faire espionner au cœur des ténèbres.

Ceci est l'histoire d'une opération d'espionnage qui a inversé le cours des choses. Au cœur de cette opération, un ingénieur d'un laboratoire de conception ultrasecret, spécialiste des radars aéroportés et qui travaillait au centre de la machine militaire soviétique. Mû par la colère et la vengeance, il transmet des milliers de pages de documents secrets aux États-Unis, même s'il n'y avait jamais mis les pieds et qu'il

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

n'en savait pas grand-chose. En six ans, il rencontra des officiers de la CIA à 21 reprises dans les rues de Moscou, ville qui grouillait d'agents de surveillance du KGB, sans jamais être repéré. Cet ingénieur fut l'un des agents les plus productifs de la CIA durant la guerre froide et fournit aux États-Unis des renseignements qu'aucun autre espion n'avait jamais obtenus.

Pour la CIA, cette opération fut un passage à l'âge adulte, un moment où elle accomplit ce qu'elle avait longtemps cru irréalisable : rencontrer un espion exactement sous le nez du KGB.

Ensuite, elle fut anéantie non par le KGB, mais par une trahison de l'intérieur.

Afin de comprendre la portée de cette opération, il faut revenir sur la longue et pénible lutte de la CIA pour pénétrer en Union soviétique.

La CIA était née de la catastrophe de Pearl Harbor. Le 7 décembre 1941, malgré des signaux d'alerte, le Japon avait mené à bien une attaque surprise totale et écrasante, qui avait coûté la vie à plus de 2 400 Américains, coulé ou endommagé 21 navires de la flotte américaine dans le Pacifique et précipité les États-Unis dans le conflit mondial. Les renseignements étant répartis dans différentes agences, personne n'avait rassemblé tous les éléments. Une enquête du Congrès avait conclu que ce système de fragmentation « était gravement fautif ». La création de la CIA, en 1947, reflétait plus que toute autre chose la détermination du Congrès et du président Truman à faire que Pearl Harbor ne se reproduise jamais. Truman voulait que la CIA fournisse des analyses objectives et de grande qualité<sup>1</sup>. Ce devait être la première agence de renseignement civile centralisée dans l'histoire des États-Unis<sup>2</sup>.

Mais les premiers projets concernant la CIA ne tardèrent pas à évoluer, surtout en raison de la menace soviétique croissante, entre le blocus de Berlin, l'emprise toujours plus forte de Staline sur l'Europe centrale et la fabrication d'une bombe atomique par les Soviétiques. La CIA étendit rapidement son activité bien au-delà de la simple analyse des renseignements pour

## SORTIR DE LA JUNGLE

s'engager dans l'espionnage et l'action clandestine. En poursuivant une politique d'endiguement, esquissée pour la première fois dans le long télégramme envoyé de Moscou par George Kennan, en 1946, et considérablement élargie par la suite, les États-Unis tentèrent de contrer les efforts des Soviétiques pour infiltrer et pervertir les gouvernements du monde entier. La guerre froide débuta sous la forme d'une rivalité autour d'une Europe détruite par le conflit armé, mais elle s'étendit dans tous les domaines: combat idéologique, politique, culturel, économique, géographique et de puissance militaire. La CIA était en première ligne. La lutte contre le communisme ne s'intensifia jamais au point d'un affrontement direct entre les deux superpuissances: elle fut menée dans les ombres entre la guerre et la paix. Elle se déroula dans ce que le secrétaire d'État Dean Rusk appela un jour les « ruelles du monde<sup>3</sup> ».

Il existait une ruelle trop dangereuse pour être empruntée: l'Union soviétique elle-même. Staline était convaincu que la victoire sur le nazisme, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, démontrait la nature inébranlable de l'État soviétique. Après la guerre, il avait consciemment et résolument intensifié le système fermé et brutal qu'il avait parfait au cours des années 1930, en créant une tension perpétuelle dans la société, une lutte constante contre les « ennemis du peuple », les « espions », les « sceptiques », les « cosmopolites » et les « dégénérés ». Il était interdit de recevoir un livre de l'étranger ou d'écouter une émission de radio étrangère. Les voyages hors des frontières étaient quasiment impossibles pour la plupart des habitants, et les contacts non autorisés avec les étrangers, sévèrement punis. Les téléphones étaient mis sur écoute, le courrier était ouvert, on encourageait les informateurs. La police secrète était présente dans toutes les usines et tous les bureaux. Il était dangereux pour tout un chacun de s'exprimer avec franchise, même dans les cercles privés<sup>4</sup>.

C'était un environnement menaçant pour l'espionnage. Durant les premières années de la guerre froide, la CIA n'installa pas d'antenne à Moscou et n'eut pas d'officiers traitants dans la capitale de l'État-parti le plus vaste et le plus secret du

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

monde. Elle ne pouvait identifier ni recruter d'agents comme elle le faisait ailleurs. La police secrète soviétique, appelée « KGB » – *Komitet Gossoudarstvennoi Bezopasnosti* [« Comité de la sûreté d'État »] – après 1954, était chevronnée, experte, omnipotente et impitoyable. Dans les années 1950, elle était renforcée par trois décennies d'expérience passées à effectuer les purges staliniennes, à éliminer les menaces à la domination soviétique pendant et après la guerre, et à voler aux États-Unis les secrets de la bombe atomique. À Moscou, un étranger ne pouvait même pas engager une conversation sans éveiller les soupçons.

La CIA faisait encore ses armes; c'était une organisation jeune, optimiste, naïve et décidée à ce que les choses se fassent – reflet du tempérament américain<sup>5</sup>. En 1954, le général James Doolittle, pionnier de l'aviation, lança une mise en garde: il fallait que les États-Unis témoignent de plus de dureté et de sang-froid. « Nous devons développer des services d'espionnage et de contre-espionnage efficaces, et nous devons apprendre à pervertir, saboter et anéantir nos ennemis par des méthodes plus habiles, plus sophistiquées et plus efficaces que celles qui sont utilisées contre nous », dit-il au président Eisenhower dans un rapport ultrasecret<sup>6</sup>.

La CIA faisait face à une pression intense et permanente en matière de renseignements sur l'Union soviétique et ses satellites. À Washington, les responsables politiques étaient à cran: ils redoutaient une possible guerre en Europe et tenaient à être avertis très tôt. De nombreuses informations étaient accessibles grâce à des sources non secrètes, mais elles ne valaient pas des renseignements authentiques et pointus. « La pression visant à obtenir des résultats allait d'exhortations répétées à faire “quelque chose” aux demandes exaspérées de tenter “n'importe quoi” », se rappelle Richard Helms, chargé des opérations clandestines dans les années 1950<sup>7</sup>.

Hors de l'Union soviétique, la CIA recueillait diligemment des renseignements fournis par des réfugiés, des transfuges et des émigrés. Diplomates, militaires et officiers du renseignement soviétiques étaient abordés partout dans le monde.

## SORTIR DE LA JUNGLE

L'unité d'action clandestine de la CIA recruta une armée secrète dans des camps de réfugiés en Europe. Quelque 5 000 volontaires furent formés à titre de « force de guérilla post-nucléaire » pour envahir l'URSS dans l'éventualité d'une attaque atomique. Par ailleurs, les États-Unis lâchèrent des parachutistes isolés dans le bloc soviétique pour qu'ils y fassent de l'espionnage ou se lient avec des groupes de résistants. La plupart d'entre eux furent capturés et exécutés. Frank Gardiner Wisner, chef de l'unité d'action clandestine, rêvait que l'on pénètre dans le bloc soviétique pour le réduire en miettes. Il espérait que, au moyen d'une guerre psychologique et d'aides souterraine – caches d'armes, radios, propagande –, l'on pourrait convaincre les populations d'Europe centrale de renverser leurs oppresseurs communistes. Mais presque toutes ces tentatives pour passer derrière les lignes ennemies par l'action clandestine échouèrent. Les renseignements fournis étaient maigres, et l'URSS restait inébranlée<sup>8</sup>.

Les sources de la CIA regardaient encore l'URSS de l'extérieur. « La seule manière d'accomplir notre mission était de développer des sources internes : d'avoir des espions pouvant s'asseoir à côté des responsables politiques, écouter leurs débats et lire leur courrier », se rappelle Helms. Mais à Moscou, les chances de recruter et de diriger des agents en mesure d'avertir la CIA des décisions prises par les dirigeants soviétiques étaient « aussi peu probables que le placement d'espions en résidence sur la planète Mars », selon lui<sup>9</sup>. Une évaluation complète des informations dont disposait la CIA sur le bloc soviétique, achevée en 1953, s'avérait déplorable. « Nous n'avons aucun renseignement interne fiable sur la façon de penser du Kremlin », avouait-on. Quant à l'armée, on ajoutait : « Les renseignements fiables sur les intentions de l'ennemi et ses projets à long terme sont quasiment inexistantes. » Cette évaluation comportait une mise en garde : « En cas d'attaque surprise, nous ne pourrions espérer obtenir aucune information détaillée sur les intentions militaires des Soviétiques<sup>10</sup>. » Durant ses premières années d'existence,

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

la CIA trouvait « extrêmement difficile de faire pénétrer des espions dans l'État policier paranoïaque de Staline<sup>11</sup> ».

« À l'époque, nos informations sur l'URSS étaient certes très maigres<sup>12</sup> », souligne Helms.

Malgré tous ces écueils, la CIA connut deux avancées décisives dans les années 1950 et au début des années 1960. Piotr Popov et Oleg Penkovski, tous deux officiers du renseignement militaire soviétique, commencèrent à espionner pour le compte des États-Unis. Il s'agissait de volontaires et non de recrues, qui s'étaient présentés séparément et avaient divulgué des secrets à la CIA, essentiellement en dehors de Moscou, chacun démontrant les avantages immenses qu'offrait un agent.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1953, dans la zone internationale de Vienne, un Russe petit et trapu remit une enveloppe à un diplomate américain qui montait à bord de sa voiture. Occupée par les forces américaines, britanniques, françaises et soviétiques, Vienne était à l'époque accablée de soupçons. L'enveloppe contenait une lettre datée du 28 décembre 1952, rédigée en russe, qui disait : « Je suis un officier soviétique. Je souhaite rencontrer un officier américain dans le but de proposer certains services. » La lettre précisait un lieu et une heure de rendez-vous. Durant ces années-là, de telles propositions étaient courantes à Vienne : une horde d'escrocs tentaient de gagner de l'argent en livrant des rapports de renseignements fabriqués de toutes pièces. La CIA avait du mal à trier toutes ces offres, mais cette fois, la lettre semblait sincère. Le samedi soir suivant, le Russe attendait là où il l'avait promis : dans l'ombre d'une porte, seul, vêtu d'un chapeau et d'un gros manteau encombrant. C'était Piotr Popov, 29 ans, commandant du GRU – *Glavnoïe Razvedyvatelnoïe Upravlenie* –, le renseignement militaire soviétique, cousin du KGB et plus petit. Popov devint la première et, à l'époque, la plus précieuse source militaire clandestine sur les mécanismes internes de l'armée soviétique et des services de sécurité. Il rencontra la CIA 66 fois à Vienne entre janvier 1953 et août 1955. George Kisevalter, son officier traitant, homme bourru né en Russie



## SORTIR DE LA JUNGLE

dans une famille haut placée de Saint-Pétersbourg, avait émigré aux États-Unis alors qu'il était encore tout jeune. Au fil du temps, Popov révéla à Kisevalter qu'il était fils de paysans, qu'il avait grandi sur le sol en terre battue d'une cabane et n'avait pas possédé de paire de chaussures correcte avant l'âge de 13 ans. Il bouillait de haine en songeant à ce que Staline avait fait pour détruire la paysannerie russe, par la famine et la collectivisation forcée. Son espionnage était mû par un désir de venger l'injustice infligée à ses parents et à son petit village proche de la Volga. Dans la cache que la CIA utilisait à Vienne, Kisevalter conservait des magazines éparpillés çà et là, tels que *Life* et *Look*, mais un seul d'entre eux fascinait Popov : l'*American Farm Journal*<sup>13</sup>.

La CIA aida Popov à fabriquer une clef lui permettant d'ouvrir les tiroirs de documents classifiés de l'antenne – ou *rezidentoura* – du GRU à Vienne. Popov révéla l'identité de tous les officiers du renseignement soviétiques de la ville, fournit des informations sur un vaste ensemble d'unités du pacte de Varsovie et remit à Kisevalter des trésors tels qu'un manuel militaire soviétique de service sur le terrain pour l'utilisation des armes atomiques, daté de 1954<sup>14</sup>. En 1955, quand Popov fut réaffecté à Moscou, le siège de la CIA y envoya clandestinement un officier explorer la ville afin de repérer des emplacements de boîtes aux lettres mortes, cachettes dans lesquelles Popov pourrait laisser des messages. Mais l'homme de la CIA ne s'en tira pas très bien : il tomba dans un piège en cédant aux charmes d'une « hirondelle » du KGB et fut congédié par la suite<sup>15</sup>. La première tentative de la CIA pour établir un avant-poste à Moscou s'était mal terminée.

En 1956, Popov fut transféré en Allemagne de l'Est ; il recommença à espionner pour le compte de la CIA et se rendait dans une cache de Berlin-Ouest pour ses rendez-vous avec Kisevalter. Il s'avéra de nouveau un agent remarquablement productif. Les renseignements qu'il recueillit comprenaient le texte d'un discours révélateur adressé en mars 1957 par le maréchal Gueorgui Joukov, ministre soviétique de la Défense, aux troupes d'Allemagne sur l'utilisation des armes nucléaires

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

en cas de guerre. En 1958, Popov fut brusquement rappelé à Moscou, puis interrogé, et sa trahison fut découverte. Cependant, le KGB garda le silence et utilisa Popov pour transmettre de temps à autre des informations trompeuses à la CIA. Le 18 septembre 1959, Popov passa en douce à la CIA un message rédigé au crayon sur huit bandelettes de papier roulées dans un cylindre à peu près de la taille d'une cigarette. Ce message racontait ce qui s'était passé – ultime acte de courage et de désobéissance de la part d'un espion condamné. Il fut aussitôt expédié au siège, où Kisevalter lut le cyrillique au crayon sur les minuscules bandelettes et éclata en sanglots. Popov fut jugé en janvier 1960 et fusillé en juin par un peloton d'exécution.

La seconde avancée décisive débuta à Moscou tout juste deux mois plus tard, le 12 août, vers 23 heures.

Deux étudiants-touristes américains, Eldon Cox et Henry Cobb, foulèrent les pavés de la place Rouge, encore humides après une légère averse, pour regagner leur hôtel à l'issue d'un spectacle du Bolchoï lorsqu'un homme arriva derrière eux et tira la manche de Cobb : il tenait une cigarette et demandait du feu. De carrure moyenne, en costume-cravate, l'homme avait des cheveux roux qui grisonnaient aux tempes. Il leur demanda s'ils étaient américains, et quand ils répondirent par l'affirmative, il se mit à parler rapidement tout en regardant autour de lui pour s'assurer qu'on ne les observait pas. Il fourra une enveloppe entre les mains de Cox et le supplia de la porter sans délai à l'ambassade des États-Unis. Cox, qui parlait russe, l'y remit le soir même. À l'intérieur, une lettre : « Actuellement, j'ai à ma disposition du matériel très important sur de nombreux sujets d'un intérêt et d'une importance exceptionnels pour votre gouvernement. » Son auteur gardait l'anonymat, mais insinua qu'il avait jadis été en poste à Ankara pour les services de renseignement militaire soviétique. Il donnait des instructions précises sur la façon de le contacter : par des messages dans une boîte d'allumettes cachée derrière un radiateur de l'entrée d'un immeuble de Moscou. Il joignait un schéma du lieu<sup>16</sup>.

## SORTIR DE LA JUNGLE

L'auteur de la lettre était Oleg Penkovski, colonel du GRU, officier inventif, énergique et sûr de lui, qui avait servi dans l'artillerie avec honneurs et distinctions pendant la Seconde Guerre mondiale. À présent, il travaillait au Comité d'État pour la coordination des travaux de recherche scientifique, service gouvernemental qui supervisait les échanges scientifiques et techniques avec les États-Unis, la Grande-Bretagne et le Canada, tout en fournissant une couverture à l'espionnage industriel soviétique et à l'acquisition clandestine de technologie à l'Ouest.

La lettre fut donc remise à la CIA, qui eut tout d'abord des soupçons. Elle savait que les Soviétiques avaient été profondément embarrassés par l'affaire Popov. Cette lettre était-elle un guet-apens ? Au siège, on prit la décision de contacter son auteur, mais à l'époque, la CIA n'avait pas d'agent capable de se débrouiller à Moscou. Llewellyn Thompson, ambassadeur des États-Unis, était fermement opposé à toute affectation d'un membre de la CIA dans ses locaux. Pour finir, à l'automne 1960, il fut convenu d'envoyer à Moscou un jeune officier de la division soviétique\* du siège, dans le but exprès d'entrer en contact avec Penkovski. Cet homme ne parlait pas très bien le russe. La CIA lui donna un nom de code : COMPASS [« BOUSSOLE »]. Il perdit ses moyens, but beaucoup et échoua dans sa mission<sup>17</sup>.

Penkovski était contrarié. Il avait écrit sa première lettre aux Américains en juillet 1960 et passé des semaines à chercher quelqu'un pour la transmettre. « J'ai rôdé comme un loup autour de l'ambassade des États-Unis, en cherchant un étranger fiable, un patriote », se souvient-il<sup>18</sup>. En août, après avoir remis sa lettre à Cox sur la place Rouge, Penkovski avait attendu à n'en plus finir que la CIA réagisse. Il restait sans nouvelles. Il avait tenté de livrer ses informations par l'intermédiaire d'un homme d'affaires britannique, puis d'un Canadien, sans succès. Il désespérait.

---

\* Plus précisément : Division soviétique et de l'Europe de l'Est ; voir page 126. (*Toutes les notes en bas de page sont de la traductrice.*)

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

Enfin, le 11 avril 1961, Penkovski glissa à un homme d'affaires anglais une lettre adressée aux dirigeants des États-Unis et du Royaume-Uni. Celui-ci, Greville Wynne, la transmit au service du renseignement britannique, le MI6, qui la fournit à la CIA. Le MI6 et la CIA décidèrent de coopérer pour diriger Penkovski comme espion.

Neuf jours plus tard, Penkovski arrivait à Londres en tant que chef d'une délégation commerciale de six hommes chargée d'acheter des technologies occidentales en matière de radars et de communications, ainsi que de traitement du béton et de l'acier. La période était tendue : à Cuba, l'invasion de la baie des Cochons venait d'échouer. Wynne alla chercher Penkovski à l'aéroport, et le Russe lui remit aussitôt une enveloppe. Elle contenait des descriptions et des schémas des derniers missiles et lanceurs soviétiques en date. Plus tard dans la soirée, Penkovski quitta sa chambre du *Mount Royal*, hôtel tentaculaire de Londres situé dans Oxford Street, pour rejoindre la chambre 360. Vêtu d'un complet, d'une chemise blanche et d'une cravate, il frappa à la porte. Lorsqu'il entra, il fut accueilli par deux officiers du renseignement britanniques et deux autres, américains. « À présent, vous savez que vous êtes entre de bonnes mains », lui dit pour le rassurer un Américain costaud et ébouriffé. C'était Kisevalter. Penkovski répondit : « Cela fait longtemps que j'y pense. »

Au cours des conversations qui suivirent, Penkovski leur expliqua que sa carrière d'officier du renseignement soviétique avait pris un mauvais tournant et qu'il était amer. Son père était mort quand il n'avait que quatre mois ; sa mère lui avait dit qu'il avait succombé au typhus. Mais en 1960, on avait découvert des documents montrant que son père avait servi comme premier lieutenant dans l'Armée blanche, en lutte contre les bolcheviks de 1918 à 1922, ce qui avait semé le doute sur sa loyauté à lui. On l'avait accusé d'étouffer ce passé. Une affectation en Inde avait été annulée, et on l'avait mis à l'écart. Il abhorrait le KGB.

À l'occasion de deux visites prolongées à Londres, tout d'abord en avril et mai, puis en juillet et août, ainsi que d'un

## SORTIR DE LA JUNGLE

voyage à Paris en septembre et octobre 1961, Penkovski parla en tout pendant cent quarante heures à ces officiers du renseignement britanniques et américains dans des chambres d'hôtel saturées de fumée de cigarette, ce qui donna lieu à 1 200 pages de transcription. Penkovski remit aussi 111 rouleaux de pellicule impressionnée. À Moscou, il avait utilisé un minuscule appareil Minox disponible dans le commerce pour photographier plus de 5 000 pages de documents secrets, concernant presque tous l'armée soviétique et issus des bibliothèques du GRU et de l'armée. Penkovski était plein de zèle et prenait des risques: un jour, à Moscou, il avait photographié un rapport ultrasecret sur la table d'un colonel qui s'était momentanément absenté de son bureau.

Toutes les conversations avec ces officiers britanniques et américains n'allaient pas sans heurts. Durant l'une de leurs premières réunions à l'hôtel *Mount Royal*, Penkovski leur exposa un plan bizarre visant à prendre en otage la ville de Moscou et tous les dirigeants soviétiques. Il voulait utiliser 29 petites armes nucléaires réparties de façon aléatoire dans toute la capitale, à l'intérieur de mallettes ou de poubelles. Les États-Unis étaient censés procurer ces armes, lui ordonner de les souder au fond des poubelles et lui fournir un détonateur. On le persuada, non sans mal, de ne pas poursuivre ce rêve<sup>19</sup>.

Mais Penkovski prenait sa mission d'espionnage au sérieux, et il démontra à la CIA qu'un seul agent pouvait fournir quantité de matériau. Lorsqu'elle le sollicita pour obtenir des exemplaires de *La Pensée militaire*, revue de l'état-major soviétique, et l'exhorta à en chercher la version secrète, Penkovski demanda si elle voulait aussi sa version top secret. La CIA ignorait qu'il en existait une. Penkovski procura presque tous les exemplaires de la revue, dans laquelle les généraux soviétiques débattaient des concepts de la guerre à l'ère nucléaire<sup>20</sup>. Ses rapports fournirent des perspectives critiques sur les intentions des Soviétiques lors de la crise de Berlin en 1961, révélèrent à l'Ouest l'existence de la Commission industrielle de l'armée – instance de la plus haute importance, qui prenait les décisions en matière de systèmes d'armes – et donnèrent des

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

détails techniques cruciaux sur les missiles R-12 de moyenne portée envoyés par l'URSS à Cuba durant l'automne 1962, ainsi que sur le temps requis pour les rendre opérationnels. Les renseignements fournis par Penkovski, qui avaient pour nom de code IRONBARK [« EUCALYPTUS »] et CHICKADEE [« MÉSANGE »], furent un élément crucial dans les prises de décisions au moment où le président Kennedy tint tête à Khrouchtchev, pendant la crise des missiles à Cuba<sup>21</sup>. Au cours de la troisième semaine d'octobre 1962, les informations sur les missiles soviétiques de moyenne portée furent incluses dans l'un des bulletins fournis quotidiennement au président Kennedy. En outre, tout comme les premiers rapports provenant du nouveau satellite espion Corona, elles discréditaient le mythe selon lequel l'URSS débitait des missiles balistiques intercontinentaux « comme des saucisses », ainsi que s'en était vanté Khrouchtchev. Le « fossé des missiles » n'existait pas.

À l'époque, Penkovski était l'agent le plus productif jamais dirigé par les États-Unis en Union soviétique<sup>22</sup>. La CIA et le MI6 avaient convenu de le rémunérer 1 000 dollars par mois, pour des renseignements qui en valaient des millions<sup>23</sup>. Après les rendez-vous dans des chambres d'hôtel de Londres et de Paris, l'opération entra dans une seconde phase, durant laquelle l'agent fut dirigé à Moscou. Wynne, l'homme d'affaires anglais qui se rendait périodiquement en URSS, rencontrait Penkovski, recueillait les renseignements et les transmettait au MI6. Mais Penkovski tenait à traiter directement avec les services du renseignement britannique et américain à Moscou.

La CIA n'était pas prête. Depuis le fiasco de COMPASS, on avait formé un officier remplaçant, mais celui-ci se retira à la dernière minute, laissant la CIA démunie à un moment critique. « Nous avons là-bas un agent très précieux, de plus en plus désespéré, et personne en mesure de le contacter », se rappelle un officier impliqué dans l'opération à l'époque<sup>24</sup>. La CIA manquait encore aussi de matériel d'espionnage adéquat pour la mener à bien<sup>25</sup>.

Si les Américains avaient tenu le premier rôle pendant les rencontres dans les chambres d'hôtel de Londres et de Paris, à

## SORTIR DE LA JUNGLE

Moscou, ce furent les Britanniques qui finirent par dominer l'opération. Selon ce même officier de la CIA, « le MI6 pouvait faire tout ce que nous ne pouvions pas faire: concevoir et exécuter un plan d'action opérationnelle clandestin pour mener l'affaire ». Les Britanniques choisirent Janet Chisholm, épouse du chef de l'antenne du MI6, comme officier traitant de Penkovski. Elle le rencontra une dizaine de fois: lors de réceptions et d'un cocktail donnés à l'ambassade du Royaume-Uni, dans la boutique presque déserte du restaurant *Prague*, dans une brocante, dans un parc et dans l'entrée d'immeubles d'habitation, souvent en dépit de circonstances difficiles, ses trois enfants étant avec elle. Penkovski lui remettait des pellicules cachées dans une boîte de chocolats destinée à ces derniers. Il semblait frénétique et résolu; la CIA craignait qu'il ne retrouve trop souvent Mme Chisholm. Lorsque, fin juin 1962, la CIA finit par envoyer à Moscou un officier pleinement formé pour travailler sur l'affaire Penkovski, sa mission fut de courte durée. Penkovski fut aperçu pour la dernière fois par la CIA le 5 septembre 1962 à une réception de l'ambassade des États-Unis, puis il disparut<sup>26</sup>.

Il avait été soupçonné par le KGB, qui avait placé Mme Chisholm sous surveillance. Le KGB avait foré un trou dans le plafond du bureau de l'appartement de Penkovski pour y introduire une caméra. Un autre appareil, installé dans un immeuble voisin, le photographiait chez lui. Une fouille avait permis de découvrir le Minox, ainsi que des méthodes pour crypter les messages et un récepteur radio qu'on lui avait donné pour les communications clandestines transmises par l'Ouest. Penkovski fut arrêté en septembre ou octobre 1962. Il fut jugé publiquement, reconnu coupable d'espionnage, puis exécuté le 16 mai 1963<sup>27</sup>.

Presque à l'époque où Penkovski parlait aux Américains et aux Britanniques dans des chambres d'hôtel, deux autres officiers soviétiques, hors de l'URSS, se portèrent volontaires pour devenir espions au service des États-Unis. En 1961, à New York, Dmitri Poliakov, officier du renseignement

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

militaire soviétique affecté aux Nations unies, proposa de coopérer et devint une source à laquelle le FBI donna pour nom de code TOPHAT [« HAUT-DE-FORME »]. Puis, en 1962, toujours à New York, Alexei Koulak, officier du service technique et scientifique du KGB, offrit sa collaboration au FBI en échange d'argent. Il devint la source ayant pour nom de code FEDORA [« CHAPEAU MOU »]. TOPHAT et FEDORA furent tous deux d'importants et précieux agents pour la CIA et le FBI à différentes périodes des années 1960 et 1970, mais ils étaient surtout dirigés au-delà des frontières de l'URSS. La CIA pouvait recruter des agents ou des espions, exploiter des volontaires dans les « ruelles du monde », mais pas encore dans les rues de Moscou, au cœur de l'Union soviétique.

À Moscou, après la chute de Penkovski, la CIA entra dans une longue période d'improductivité. La cause en était surtout l'influence écrasante de James Angleton, chef du contre-espionnage au siège. Il plongea la CIA dans un état d'intense paranoïa et de paralysie en matière d'opérations. Grand, maigre et un peu bizarre, délicat envers ses amis et impénétrable aux yeux des autres, Angleton avait une allure frappante, avec ses lunettes qui lui donnaient l'air d'un hibou, ses costumes sombres et ses chapeaux à large bord. Il régnait sur son propre bureau autonome, conservait ses dossiers sous clef, à l'écart des autres membres de la CIA, restait assis à une table jonchée de dossiers et voilée du brouillard bleu de la fumée des cigarettes qu'il enchaînait. Il avait deux passe-temps : cultiver des orchidées et fabriquer des leurres raffinés pour la pêche à la truite. Chef du contre-espionnage à la CIA vingt ans durant, de 1954 à 1974, Angleton créa une mystique extraordinaire autour de sa personne et de son travail. Secret, soupçonneux et tenace, il devint obsédé par la croyance selon laquelle le KGB avait manipulé avec succès la CIA dans un « plan magistral » de duperie. Il parlait souvent de « jungle de miroirs », expression empruntée au poème de T. S. Eliot intitulé *Gerontion* (1920), pour décrire les niveaux de duplicité et de méfiance qu'il croyait utilisés par le KGB pour tromper



## SORTIR DE LA JUNGLE

l'Ouest. En 1966, Angleton écrivait qu'un « bloc socialiste intégré et résolu » avait cherché à répandre de fausses histoires « de scissions, d'évolution, de luttes de pouvoir, de catastrophes économiques [et] de bon ou mauvais communisme » dans un Ouest désorienté. Une fois que ce programme de duperie stratégique aurait réussi, l'URSS renverserait les démocraties occidentales, l'une après l'autre. Selon lui, seuls les experts du contre-espionnage pouvaient conjurer cette catastrophe. Au cours des années 1960, les soupçons d'Angleton imprégnèrent la culture et l'étoffe de la division des opérations soviétiques de la CIA, avec des résultats désastreux. Deux directeurs de la CIA, Allen Dulles et Richard Helms, le laissèrent n'en faire qu'à sa tête. Il avait l'impression qu'aucun membre ni aucune information du KGB n'était fiable. Si personne n'était fiable, il ne pouvait y avoir d'espions<sup>28</sup>.

Le contre-espionnage est essentiel à toute agence d'espionnage, afin d'empêcher la pénétration des méthodes qu'elle utilise contre les autres. Pendant la guerre froide, cela exigeait une alliance de vigilance extérieure – observer tous les faits et gestes du KGB, et l'induire en erreur quand c'était possible – et de scepticisme intérieur – s'assurer que la CIA n'était victime d'aucune duperie ni d'aucun agent double. Dans l'idéal, le contre-espionnage allait de pair avec la collecte de renseignements ; cependant, il avait toujours existé une tension naturelle entre les deux. Un officier traitant pouvait avoir soigneusement recruté un agent afin de provoquer un nouvel afflux de « renseignements sûrs », fruits de l'espionnage, uniquement pour découvrir un contre-espion qui soulevait des questions quant à la fiabilité de la source. La CIA avait besoin des deux mais, au cours des années 1960, la puissance fatale du contre-espionnage d'Angleton devint écrasante : tout était qualifié de suspect ou de compromis.

La vie adulte d'Angleton s'était forgée dans le monde de la duperie. Une fois diplômé de Yale, il était devenu officier d'élite du contre-espionnage à Londres, pour l'OSS, le Bureau des services stratégiques actif pendant la guerre. Là, il avait été témoin de la stupéfiante opération des Anglais dirigée

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

contre les nazis, baptisée « *Double Cross* ». Les Anglais avaient identifié des agents allemands et les avaient retournés contre l'ennemi pour neutraliser efficacement la collecte de renseignements destinés aux nazis. Après avoir dirigé des agents en Italie, Angleton regagna le siège pour devenir chef du service de contre-espionnage de la CIA. Il croyait qu'une « duperie stratégique » du KGB à grande échelle était utilisée contre les États-Unis. Son amitié avec Kim Philby avait peut-être joué un rôle. Dans les années 1950, cet officier britannique du MI6 avait été l'un de ses confidents. Puis, en 1963, on avait révélé que Philby était un espion du KGB, et il s'était enfui à Moscou. La CIA le soupçonnait depuis longtemps, mais Angleton avait peut-être interprété cette confirmation comme une preuve supplémentaire du fait que le KGB était en marche – partout.

C'était cependant Anatoli Golitsyne, cadre moyen du KGB ayant fait défection en 1961, qui avait eu la plus grande influence sur Angleton. Golitsyne avait tissé un vaste réseau de théories et de conjectures qui avait renforcé les soupçons d'Angleton à propos d'un « plan magistral » visant à duper l'Ouest. À la CIA, d'autres l'appelaient le « complot monstre » d'Angleton. Golitsyne disait que tout transfuge ou tout volontaire arrivé après lui faisait partie de ce « plan magistral ». Certes, le KGB faisait des tentatives de duperie, mais Angleton faisait monter la peur à des hauteurs nouvelles. En 1964, il lança une chasse à la taupe au sein de la CIA pour tenter d'identifier au moins cinq – et peut-être même jusqu'à 30 – officiers de l'agence ou employés sous contrat que Golitsyne disait infiltrés par l'Union soviétique. On n'en découvrit aucun, mais plusieurs carrières furent brisées. Parmi ceux que l'on soupçonnait, il y avait le premier chef de l'antenne de Moscou et le chef de la division soviétique; tous deux furent limogés par la suite. En 1964, lorsque Iouri Nossenko, autre officier du KGB, fit défection, il fut incarcéré et interrogé par la CIA pendant plus de trois ans en raison des doutes émis par Angleton et Golitsyne sur sa bonne foi.

Au fil du temps, les soupçons d'Angleton imprégnèrent la division soviétique de la CIA. La méfiance venimeuse et les

## SORTIR DE LA JUNGLE

remises en cause devinrent de sérieux obstacles aux opérations d'espionnage à l'intérieur de l'URSS. Ni les agents potentiels ni les renseignements sûrs ne pouvaient y échapper. L'antenne de Moscou, modeste, ne comptait que quatre ou cinq officiers traitants, extrêmement prudents et qui passaient beaucoup de temps à préparer des emplacements de boîtes aux lettres mortes – juste pour le cas où il y aurait un espion. Un officier traitant passa deux ans à l'antenne de Moscou sans jamais rencontrer de véritable agent. Robert M. Gates, entré à la CIA en 1968 comme spécialiste de l'Union soviétique et qui serait ensuite promu directeur de l'agence, se souvient : « En raison du zèle excessif d'Angleton et de son personnel du service de contre-espionnage, nous avons eu très peu d'agents soviétiques dignes de ce nom en URSS durant cette période<sup>29</sup>. »

Une plus jeune génération d'officiers traitants, qui avaient rejoint la CIA dans les années 1950 et s'irritaient des restrictions établies par Angleton, voulait sortir l'agence de sa torpeur et de sa timidité. Burton Gerber en faisait partie. Garçon dégingandé et curieux, il avait grandi dans la petite ville prospère d'Upper Arlington (Ohio) pendant la Seconde Guerre mondiale. Chaque matin, il livrait à bicyclette l'*Ohio State Journal*, un quotidien de Columbus. À 5 h 15, pendant que sa mère préparait le petit déjeuner, il pliait chacun des 100 journaux et les rangeait dans un grand sac pour sa tournée. Il lisait souvent les nouvelles de la guerre, à la une. Âgé de 13 ans en 1946, il était imprégné d'un esprit de patriotisme et se demandait souvent à quoi ressemblait la vie dans les pays lointains qu'il voyait évoqués en première page. Il était résolu à le découvrir par lui-même. Titulaire d'une bourse, il entra à l'université de l'État du Michigan, à East Lansing, et décrocha un diplôme de relations internationales. Il envisageait de rejoindre les Affaires étrangères, mais à la fin du printemps 1955, pendant le dernier trimestre de son ultime année d'études, il accepta un entretien avec un membre de la CIA chargé de recruter sur le campus. À l'époque, on ne parlait pas beaucoup de la CIA, dont on ne savait d'ailleurs pas grand-chose. Le recruteur ne pouvait rien dire à Gerber sur le métier, mais

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

cela l'intéresserait-il? Gerber répondit que oui; il emporta le formulaire de candidature dans sa résidence universitaire, le rempli et l'expédia par la poste. Avant la fin de l'année, à l'âge de 22 ans, Gerber avait rejoint la CIA. Au terme d'une brève période de service dans l'armée, il fut formé aux activités d'espionnage, puis envoyé à Francfort et à Berlin<sup>30</sup>.

En première ligne de la guerre froide, Berlin grouillait d'espions. La base d'opérations de Berlin, dite « BOB », se trouvait au cœur de la plus importante concentration de troupes soviétiques au monde. La CIA cherchait à recruter des espions soviétiques comme agents ou transfuges, mais c'était une tâche ardue et minutieuse. Pendant ce temps, l'une des plus grandes opérations de la base était d'ordre technique: elle concernait un tunnel de 450 m qui pénétrait dans le secteur soviétique de Berlin-Est et était utilisé pour placer sur écoute les transmissions par câbles de communications militaires soviétiques et est-allemandes. Un immense volume d'appels et de messages télex fut intercepté: 443 000 conversations, dont 368 000 entre Soviétiques, furent retranscrites par les États-Unis et la Grande-Bretagne. Ce système d'écoute fonctionna de mai 1955 à avril 1956, moment où il fut découvert<sup>31</sup>.

Gerber avait appris les méthodes traditionnelles pour diriger les agents du renseignement: trouver et approvisionner des boîtes aux lettres mortes, remettre des missives rédigées dans une écriture secrète, envoyer et recevoir des signaux, effectuer des itinéraires de sécurité. À Berlin, au cours des années 1950, la méthode ordinaire consistait à persuader des sources de se rendre dans une cache de Berlin-Ouest en vue d'un entretien, comme Kisevalter l'avait fait avec Popov. Elle dépendait de la liberté qu'avait la source d'aller de l'Est à l'Ouest, ce qui fut possible jusqu'à l'édification du mur de Berlin, en 1961. Ensuite, les officiers du renseignement furent confrontés à toute une nouvelle série d'obstacles: il leur fallait trouver comment diriger les agents à distance. La CIA avait encore peu d'expérience des sociétés fermées du bloc soviétique. Au siège, son raisonnement était dominé par celui des vétérans de l'OSS, l'agence de renseignement créée pendant la Seconde

## SORTIR DE LA JUNGLE

Guerre mondiale, qui avaient accompli d'audacieux exploits paramilitaires durant le conflit, mais pensaient que les méthodes impersonnelles, telles que les boîtes aux lettres mortes, étaient les plus sûres.

Une boîte aux lettres morte permet d'échanger des messages et des renseignements dans un endroit secret, connu seulement de l'agent et de l'officier traitant, qui y déposent ou récupèrent des objets sans jamais se croiser. Pour la nouvelle génération d'officiers traitants ayant rejoint la CIA après la guerre, ce procédé semblait l'exemple même de la prudence. Nerveux et impatients, ils commencèrent à inventer et à expérimenter de nouvelles méthodes. La base de Berlin devint un laboratoire de direction des espions derrière le rideau de fer. Au lieu de se contenter d'inviter les agents dans une cache, ces officiers créèrent des techniques innovantes pour introduire l'espionnage dans les zones interdites.

Le hasard voulut que les soupçons d'Angleton ne s'étendent pas à l'Europe centrale : il ne semblait guère s'en soucier ni lui accorder beaucoup d'attention, même si les États satellites de l'URSS y organisaient leur police secrète sur le modèle du KGB et de ses prédécesseurs<sup>32</sup>. Les « ruelles » de Berlin, Varsovie, Prague, Budapest, Sofia et autres villes d'Europe centrale devinrent un terrain d'essai pour les jeunes officiers traitants. Ils inventèrent de nouvelles façons de pratiquer l'espionnage dans des « zones non autorisées », comme les appelait la CIA. Si les méthodes étaient cruciales, l'état d'esprit l'était encore plus. Gerber était résolu à accomplir la tâche la plus importante du moment : lutter contre le communisme et l'Union soviétique. Durant leurs premiers séjours à l'étranger, ses compagnons d'études et lui ne voulaient pas rester assis dans leur fauteuil. Ils n'étaient pas intimidés par le rideau de fer. Ils avaient choisi l'espionnage pour métier et méprisaient la passivité. Gerber avait toujours détesté l'expression « zones non autorisées ». Non autorisées à qui ? Pas à lui ni à ses camarades.

Pas à Haviland Smith non plus. Quand il arriva à la base de Berlin en 1960, il était plein d'idées, et il devint un pionnier de la pensée nouvelle qu'il avait tout d'abord élaborée à Prague.

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

Diplômé de Dartmouth, Smith avait travaillé à l'Agence de sécurité de l'armée comme officier d'interception des messages en morse et en russe, de 1951 à 1954; puis il avait suivi le troisième cycle d'études de russe à l'université de Londres, où il avait effectué quelques tâches diverses pour la CIA. Doué de très grandes aptitudes linguistiques, Smith parlait français, russe et allemand. Il rejoignit la CIA en 1956 et fut sélectionné pour un séjour en Tchécoslovaquie. En 1958, alors qu'il était plongé dans ses études de langue, le siège lui demanda soudain de prendre le relais comme chef d'antenne à Prague. Son prédécesseur, qui n'était pas spécialement actif, était parti brusquement. À son arrivée, en mars, Smith avait une capacité d'expression correcte en tchèque, mais était peu préparé au genre d'opérations clandestines qu'il voulait entreprendre. Il n'avait pas été formé aux techniques de l'espionnage – comment poster des missives secrètes, choisir et remplir des boîtes aux lettres mortes, détecter et déjouer la surveillance, mener un rendez-vous avec un agent – dans un environnement hostile et étroitement surveillé. Il lui faudrait les imaginer par lui-même<sup>33</sup>.

À l'antenne de Prague, Smith découvrit l'existence de dizaines de radios sophistiquées, et son expérience d'officier d'interception des communications dans l'armée s'avéra utile. Il trouva la fréquence utilisée par le service de sécurité tchèque dans ses véhicules chargés de surveiller l'ambassade des États-Unis et put décrypter ses codes oraux. S'il devait faire un dépôt dans une boîte aux lettres morte ou envoyer un pli, il allumait d'abord la radio, puis utilisait un magnétophone pour enregistrer les transmissions. Il s'acquittait de sa tâche, puis retournait écouter la bande. S'il avait été surveillé, il abandonnait l'opération. S'il n'y avait aucune preuve de surveillance à ce moment-là, il donnait le signal à l'agent d'aller récupérer l'objet. « Prague était un endroit parfait pour le genre d'opérations que nous envisagions, se rappelle-t-il. Une ancienne et belle ville baroque, non détruite par la guerre. Elle comportait nombre de rues étroites, d'arcades et de ruelles. » À force de pratique, Smith s'aperçut que, la plupart du temps, on le surveillait. Un jour qu'il se croyait tranquille, il découvrit

## SORTIR DE LA JUNGLE

qu'il était observé par 27 véhicules différents. Stupéfait, il devint convaincu que toute forme d'espionnage de sa part devrait avoir lieu sous surveillance. Il ne pouvait jamais supposer qu'il passait inaperçu. Ce fut l'une des premières leçons importantes pour le travail dans des « zones non autorisées ».

Smith entreprit des expériences. Il cherchait à adopter des comportements réguliers et visibles qui endormiraient les équipes de surveillance en leur procurant de l'autosatisfaction. Il devint un conducteur lent et prudent pour les persuader que, où qu'il aille, en voiture comme à pied, elles savaient déjà ce qu'il faisait et pouvaient le laisser tranquille. Il allait se faire couper les cheveux un jeudi sur deux à 10 heures, puis retournait directement au bureau, en roulant sans se presser. Au bout de six mois, il s'aperçut qu'on ne le surveillait plus sur ce trajet tant qu'il ne s'absentait pas plus de quarante-cinq minutes. Smith raccompagnait tous les soirs chez elle la baby-sitter qu'il avait embauchée, ce qui signifiait un trajet de quarante minutes en voiture. Au bout d'un moment, là aussi, les équipes de surveillance se lassèrent. Smith avait créé deux intervalles pour ses activités opérationnelles, dans lesquels il pourrait peut-être trouver le temps de poster du courrier, d'approvisionner une boîte aux lettres morte ou de faire autre chose. À l'occasion de ces activités de routine prudentes et immuables, Smith avait découvert un comportement de la police secrète dont on ne s'était pas aperçu auparavant. Elle pouvait être paresseuse, orthodoxe et conventionnelle. L'illusionniste pourrait la mystifier.

Cependant, même fort de cette découverte, Smith était nerveux. Ses comportements pouvaient bien créer des intervalles, ils étaient encore trop rigides. Il voulait plus de souplesse pour pouvoir exécuter un ordre du siège dans les plus brefs délais, même sous surveillance. Cela l'amena à développer encore davantage le concept d'intervalle. Il découvrit qu'il était possible, quand il marchait ou conduisait dans les ruelles, de créer momentanément des « pannes visuelles ». Il pouvait très brièvement disparaître, d'une façon qui semblerait normale et qui, accomplie correctement, lui laisserait le temps de

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

procéder à un contact furtif, d'envoyer un pli ou de rejoindre une boîte aux lettres morte, ce en restant totalement hors de vue de l'équipe de surveillance. L'idée était simple : il tournait à l'angle des rues. Quand il était suivi à pied, deux brusques virages augmentaient la distance qui le séparait de ceux qui le filaient au point de le rendre tout à fait invisible, depuis l'instant où il tournait au second angle jusqu'à ce que le premier policier le rattrape en tournant au même endroit – peut-être quinze à trente secondes seulement. Voilà qui suffisait.

Smith perfectionna aussi le système d'échange furtif, suivant lequel l'agent apparaissait juste au bon moment dans l'intervalle. L'agent frôlait l'officier traitant au passage, remettait ou recevait un paquet, puis s'enfuyait. Si la manœuvre fonctionnait, la police secrète ne voyait jamais l'agent : il partait en un éclair. Le succès dépendait pour beaucoup du fait de trouver le bon endroit, avec des angles en saillie pour bloquer la ligne de vue de la surveillance et procurer à l'agent une voie par laquelle s'éclipser rapidement.

Smith fut ensuite envoyé à Berlin. C'était une ville d'un autre genre, plus étendue ; mais il œuvrait toujours « dans l'intervalle », sous surveillance. Ses idées suggéraient la possibilité d'un vrai changement par rapport à ce qui se faisait autrefois : la capacité à diriger des opérations d'espionnage dans un environnement de zones fermées où la pression était énorme. À Berlin, sur la proposition du siège, Smith commença à former d'autres personnes à ces nouvelles méthodes, en y intégrant tout ce qu'il avait appris lui-même ; pendant les années qui suivirent, « profiter de l'intervalle » devint un mot d'ordre et une méthode éprouvée pour les officiers traitants de la CIA.

En 1963, Smith rentra aux États-Unis et instaura un cours incluant ses nouvelles méthodes, pour les officiers devant aller en Europe centrale et en URSS. Mais il trouvait qu'il y avait toujours trop de prudence et de timidité parmi les dirigeants de la CIA. On lui demanda de former une source de renseignements tchèque aux États-Unis. L'agent refusait catégoriquement d'utiliser des boîtes aux lettres mortes, car les messages secrets et rouleaux de pellicule compromettants n'étant



## SORTIR DE LA JUNGLE

alors plus entre ses mains, ils pourraient être découverts par la police secrète tchèque. Quand Smith lui montra la méthode de l'échange furtif, l'agent accepta promptement de l'adopter, parce qu'il remettrait ainsi directement son matériau à la CIA. Au siège, on demanda à Helms la permission d'utiliser cette technique lors des opérations à Prague. Smith se rappelle que, sans même poser de questions, Helms refusa en disant qu'il avait encore « des plaies sur tout le cul » à cause de l'affaire Penkovski et qu'il ne trempait plus dans « ce genre de truc ». L'agent tchèque partit à Prague sans l'autorisation de pratiquer l'échange furtif; une année s'écoula. Au siège, Smith s'acharnait à réclamer qu'on l'accorde. Un flux constant d'agents de valeur commençait à apparaître en Europe centrale, et Smith sentait que le recours habituel aux boîtes aux lettres mortes était totalement inadéquat.

En 1965, Helms consentit à une expérience. Il envoya Thomas Karamessines, son adjoint, assister à une démonstration de l'échange furtif. Smith l'organisa dans le hall du vieil et majestueux hôtel *Mayflower*, au cœur de Washington. L'échange fut alors exécuté si habilement que Karamessines ne le vit pas. L'élément majeur avait été un tour de passe-passe: de la main gauche, un officier traitant secouait son imperméable dans un geste théâtral à l'instant même où, de la main droite, il remettait un paquet à Smith. Karamessines vit l'imperméable, mais non le paquet. Smith tenait cette technique d'un prestidigitateur. Le lendemain, Helms permettait son utilisation à Prague. Par la suite, l'agent tchèque remettrait des centaines de rouleaux de pellicule à la CIA. Le recours à l'échange furtif, qui connut des modifications, fut plus tard étendu à toute l'Europe centrale et à l'URSS.

À mesure qu'elle arrivait, la jeune génération s'adaptait. David Forden, officier traitant formé par Smith, inventa à Varsovie une technique analogue: un conducteur roulait lentement pour tourner à l'angle des immeubles et, « dans l'intervalle », échanger des paquets avec les agents. C'était une sorte d'échange furtif impliquant un véhicule. « J'ai soumis la proposition de ce qui me semblait une méthode précieuse pour rencontrer

## L'ESPION QUI VALAIT DES MILLIARDS

des gens dans des zones accablées de surveillance dirigée contre les espions américains, se rappelle Forden. J'ai obtenu une réponse de la direction de la division : "Risqué. Dangereux. Ne marchera pas." À laquelle j'ai répondu : "Écoutez, tout ça, c'est risqué et dangereux. Mais ça marchera." » Forden deviendrait plus tard l'officier traitant de l'un des agents les plus importants et les plus productifs de la CIA : Ryszard Kukliński, colonel de l'armée polonaise, qui fournirait des renseignements cruciaux sur le pacte de Varsovie<sup>34</sup>.

Gerber expérimenta un procédé encore plus radical que celui de l'échange furtif : la rencontre avec un agent en personne. L'échange furtif était une transaction très rapide, utilisée quand on était surveillé. Gerber avait pour ambition de parvenir à un vrai rendez-vous, loin de toute surveillance. Le siège était épouvanté, mais Gerber pensait pouvoir y arriver lors de sa mission suivante, à Sofia, en Bulgarie. Ces rendez-vous ne seraient pas longs, et Gerber pensait qu'ils pouvaient bien se passer si l'on restait prudent. Un message déposé dans une boîte aux lettres morte se limitait à ce qui figurait sur la page, mais en face-à-face, Gerber pouvait regarder l'agent droit dans les yeux, lui poser une question, saisir son humeur et son langage corporel. Il parlait aussi du principe qu'être officier traitant et chef d'antenne signifiait savoir prendre des risques calculés. L'espionnage exigeait de se mouiller. L'enthousiasme de Gerber pour la rencontre avec des agents en personne ne faiblissait pas.

Durant les premières années de la guerre froide, la pénurie de renseignements humains au sein de l'URSS avait contraint les États-Unis à se rabattre sur l'une de ses forces : la technologie. La photographie aérienne et le renseignement d'origine électromagnétique ouvrirent d'immenses perspectives en matière d'espionnage, d'abord avec les avions espions U-2, dans les années 1950, puis avec les satellites Corona, Gambit et Hexagon, lancés dans les années 1960 et 1970. Hexagon, le plus avancé des systèmes par satellite, était capable de photographier deux fois par an 80 % à 90 % des surfaces construites de l'URSS, et une seule zone balayée par Hexagon couvrait

une surface de 555 km sur 12 963 km. Pour les instances décisionnaires américaines, les satellites étaient une bénédiction permettant de suivre les armes stratégiques à la trace, ainsi qu'un rempart contre les attaques surprise<sup>35</sup>.

Mais comment dérober des secrets gardés dans les chambres fortes et dans l'esprit des gens – secrets qu'un satellite ne pouvait pas voir? La CIA tâtonnait, en quête de techniques efficaces pour repérer, recruter et diriger des agents contre la cible soviétique. À un moment, une étude interne à la CIA proposa de chercher des individus à part, des inadaptés et ceux qui, parmi les diplomates soviétiques, souffraient de troubles psychologiques<sup>36</sup>. Selon une autre théorie, la « jeunesse dorée » soviétique, génération nouvelle d'enfants gâtés, avait plus de chances de fournir des agents ou des transfuges<sup>37</sup>. Une troisième idée, soumise par un psychologue de la CIA, était de rechercher ceux qui avaient des problèmes conjugaux ou se sentaient frustrés dans leur travail, personnellement insultés ou entravés d'une manière ou d'une autre<sup>38</sup>.

De retour au siège, en 1971, Gerber ne croyait pas à une formule unique. Il insistait plutôt sur le pragmatisme : découvrir qui détenait les secrets et construire des passerelles jusqu'à lui. « Ce qui fonctionne fonctionne », disait-il souvent. Mais Gerber savait aussi qu'à Moscou, accablée par son héritage de soupçons, la CIA n'était pas spécialement accueillante envers les volontaires. Aux Russes qui osaient se présenter à l'ambassade, on posait généralement quelques questions avant de leur montrer la porte. On faisait rarement l'effort de chercher à découvrir s'ils étaient sincères. L'influence d'Angleton avait jeté une ombre immense.

Entouré d'un personnel restreint, et agissant totalement selon son intuition, Gerber entreprit une étude systématique : il sortit le dossier de quiconque avait spontanément proposé des informations, en remontant jusqu'à quinze ans en arrière à Moscou et dix ans dans le cas de l'Europe centrale. Il s'empara aussi des télégrammes échangés et examina le moindre bout de papier. Pris tous ensemble, les dossiers semblaient hurler qu'Angleton avait eu tort de nourrir de tels soupçons en